

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

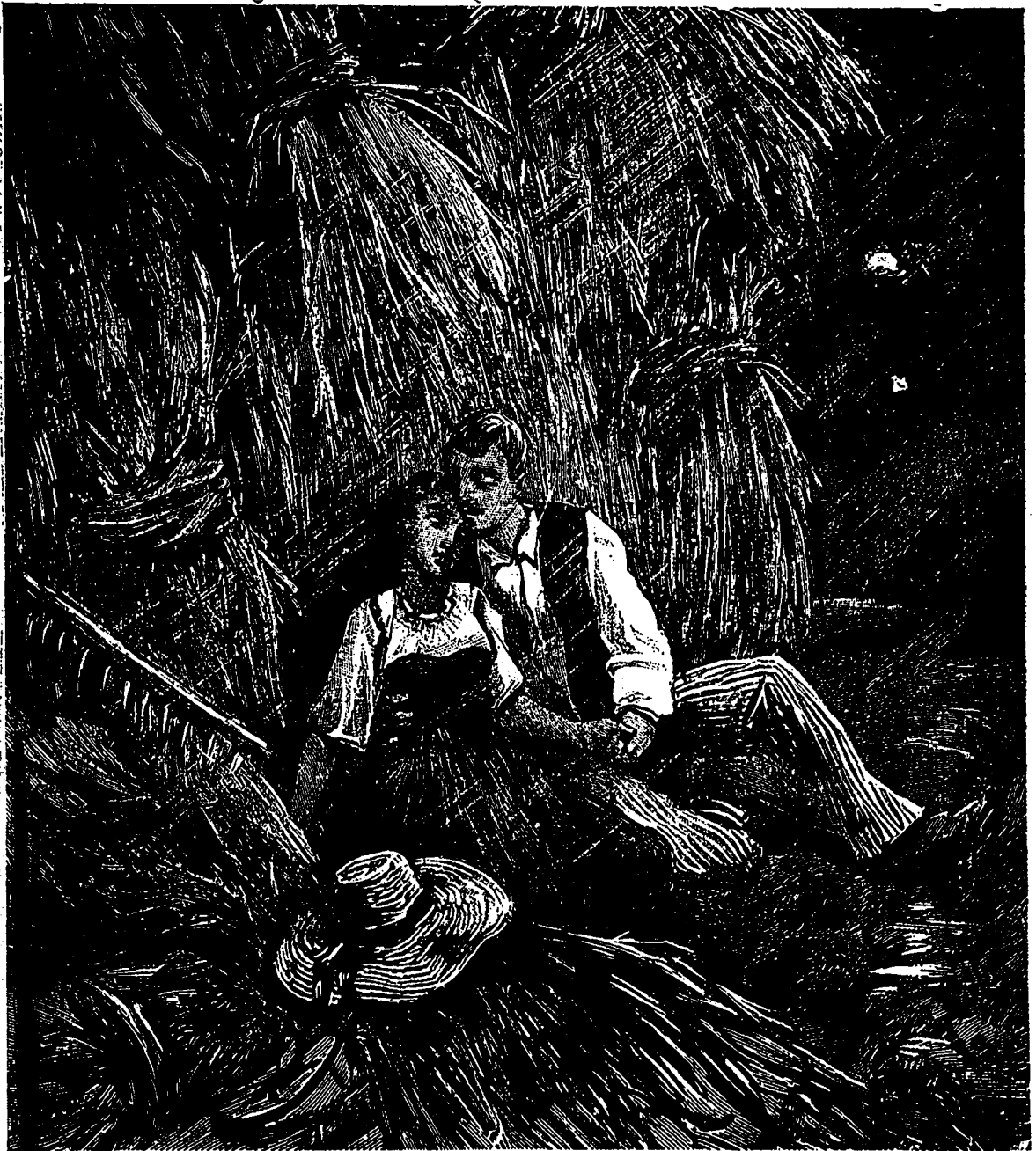
L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. II. No 1

MONTREAL, 15 DÉCEMBRE 1900.

Un an, - - 25 cts.
Le numero, 3 cts.

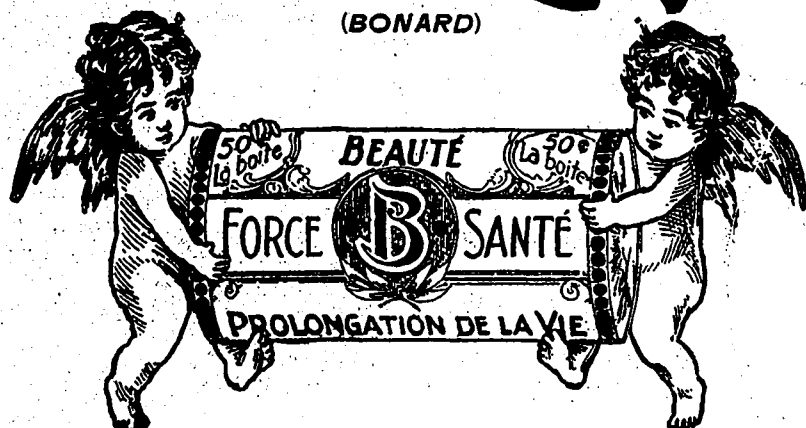


MARCEL ET MARIETTE.

GRATIS

10,000 Boîtes de *Pilules de Longue Vie*

(BONARD)



Dix milles boîtes de **Pilules de Longue Vie (Bonard)** seront distribuées gratuitement, afin de convaincre 10,000 hommes, femmes et enfants que ces pilules sont un remède infailible pour la guérison prompte et permanente de toutes les maladies provenant de l'**insuffisance**, ou de l'**impureté du sang**, ainsi que des **maladies du foie**, des **rognons**, de la **peau** et de l'**estomac**.

Si vous souffrez

d'anémie, de chlorose, de débilité générale et nerveuse, de dyspepsie, d'indigestion, de faiblesse, de maux de tête, de névralgie, d'humeurs, de boutons ou d'éruptions de la peau, ou de maladies particulières à votre sexe ; envoyez-nous votre nom et votre adresse, ainsi qu'un timbre de deux cents, et nous vous enverrons une boîte échantillon, ainsi qu'un blanc de questions auxquelles vous pouvez répondre et recevoir gratis les conseils de nos médecins. Nous vous faisons cette offre libérale parce que nous sommes certains qu'après avoir pris quelques doses de ce remède merveilleux, vous serez tellement satisfait du résultat, que vous ne manquerez pas de continuer le traitement jusqu'à ce que vous soyez rendus à la santé, à la force et à la vigueur.

VEUILLEZ DETACHER CE COUPON ET NOUS LE RETOURNER AVEC UN TIMBRE DE 2 Cts.

DEMANDE POUR ÉCHANTILLONS DE PILULES DE LONGUE VIE

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montréal.

Messieurs.—*Veillez trouver sous ce pli un timbre de 2 cents pour lequel veuillez m'expédier par le retour de la malle une boîte échantillon de vos Pilules de Longue Vie (Bonard).*

Nom.....

Adresse {

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les Pilules de Longue Vie (Bonard) sont en vente dans toutes les pharmacies, à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



NO 10.

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.

Guérissent :

**MAL DE TÊTE,
CONSTIPATION,
DYSPEPSIE,
INDIGESTION,
JAUNISSE,
BILE, et tous
DERANGEMENTS**

résultant d'un estomac en-
crassé et en désordre.

Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements, et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac



CES PILULES sont fortement recommandées comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-français faisaient usage de la noix longue avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité, perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

25 cts la boîte : 5 boîtes. \$1.00 — franco par la poste

B. E. McGale, Chimiste, MONTREAL.



Les Toux obstinées, la Consommation et les Lésions Bronchitiques rapidement soulagées et guéries par la

... SPRUCINE

PRÉPARATION VÉRITABLE DE...

Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage et de Marrube (Horum)

Une des meilleures préparations qui aient jusqu'ici été présentées au public pour le soulagement immédiat et la guérison de la Toux, du Rhume, de la Bronchite, de l'Enrouement, de la Grippe, de l'Asthme et de tous les maux de Gorge et de Poumons. Pris avec de l'huile de Foie de Morue dès le début de la Consommation, on trouvera ce remède d'une valeur sans égale.

Les propriétés médicinales de la GOMME D'ÉPINETTE, du CERISIER SAUVAGE et du MARRUBE (Horum), sont depuis longtemps si bien connues comme étant les meilleurs agents curatifs dans les maladies de la Gorge et des Poumons qu'il est inutile de les énumérer ici. Qu'il suffise de dire que la SPRUCINE est un mélange véritable de ces TROIS substances sous la forme d'un Elixir agréable au goût.

Dans les cas de Toux obstinée et de Consommation Pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

La SPRUCINE est mise en bouteille de 25 et de 50 centins.

Marque de Fabrique Enregistrée.

B. E. MCGALE, Chimiste, - - - MONTREAL

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.

Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,

No 2 Maple Avenue,

Téléphone Main 187.

Montréal.

MONTREAL, 15 DÉCEMBRE 1900

PRONOSTICS DE LA TEMPERATURE

POUR DÉCEMBRE 1900

POUR JANVIER 1901

17 - Gros vent.
18 - Froid, venteux.
19 - Nuageux.
20 - Neige partout.
21 - Nuageux, neigeux.
22 - Sombre.
23 - Froid.
24 - Menaçant.
25 - Neigeux.
26 - Fortes neiges.
27 - Plus clair.
28 - Nuageux.
29 - Neige.
30 - Fro d.
31 - Très nuageux.

1 - Neige et grésil.
2 - Vague froide.
3 - Gros temps.
4 - Plus modéré.
5 - Pluie ou neige.
6 - Changement.
7 - Beaucoup plus froid.
8 - Basse température.
9 - Tempêteux.
10 - Belle journée.
11 - Nuageux.
12 - Plus doux.
13 - Neige épaisse.
14 - Changem-nt.
15 - Pluie abondante.

NOTRE JOURNAL

Avec ce présent numéro, L'AMI DU LECTEUR entre dans sa seconde année. Le public ne lui a pas ménagé son encouragement. On a pu fort goûter ces petits feuilletons variés, inédits et complets en un seul numéro. En exprimant nos plus sincères remerciements au public lecteur et annonceur pour le passé, il nous sera permis de promettre encore mieux pour l'avenir. Ce numéro étant le dernier de 1900, nous présentons à tous nos meilleurs souhaits pour 1901.

LES ÉDITEURS.

LE DR J.-EMERY CODERRE

L'AMI DU LECTEUR désire, depuis longtemps, remettre sous les yeux du public les principaux traits de la longue carrière de celui qui fut un savant distingué, un grand philanthrope et un compatriote dont notre race est à juste titre si fière. La postérité a le devoir de perpétuer le souvenir des hommes de bien. Elle obtient par là le double résultat de faire connaître à ceux qui grandissent des modèles dignes de leur admiration et propres à les stimuler dans le chemin du devoir, et aussi d'empêcher que des gens s'emparent de leur œuvre et de leur brillante renommée pour en tirer profit.

Dans la reproduction qui suit ces quelques mots et qui est empruntée à un écrivain qui a bien connu l'illustre Canadien-Français dont il est question, nos lecteurs trouveront le résumé de sa vie et de ses travaux.

Quant à nous, il nous suffira de faire remarquer que le plus

bel éloge qu'on puisse faire de son nom et de sa grande autorité médicale se trouve assurément dans l'âpreté que montrent, de nos jours, tant de gens à se servir, sans autorité, de ce nom et de cette autorité pour lancer des préparations médicinales de leur composition et les rendre populaires dans la publicité. Il a fallu que les tribunaux interviennent.

En littérature on voit la même chose se produire. Pour donner de la force et de l'attrait à des citations, on les attribue à Corneille, à Voltaire, à Balzac, ce qui leur assure un passeport de premier ordre.

Mais il faut, à la fois, protéger la mémoire du Dr Coderre et le public. C'est pourquoi les hauts tribunaux du pays ont édicté des ultimatums et menacé de peines sévères ceux qui couvrent leur commerce de la toge du regretté professeur.

A notre sens, on ne peut trop souvent rappeler aux générations nouvelles ce qu'il fut et ce qu'il fit.

Comme le disait tout dernièrement encore une religieuse du couvent de la Providence :

“ Le bon docteur Coderre a fait trop de bien pour que son nom se perde dans le silence de la tombe, et c'est Dieu qui permet que ce nom soit ainsi publié au détour de toutes les routes.”

Extrait de la *Patrie* du 10 septembre 1888.

La ville de Montréal vient de perdre, dans la personne de feu le Dr J.-E. Coderre, un de ses citoyens les plus dignes, les plus respectés et les plus estimés.

Cette perte douloureuse, qui malheureusement était attendue depuis quelque temps, causera un vide irréparable dans notre population.

Homme de science et d'étude, le Dr Coderre était imbu d'idées progressistes qui ont pu quelquefois faire méconnaître la valeur de ses intentions, mais n'ont jamais pu en faire mettre en doute la sincérité.

C'est un ami que les patriotes perdent par la mort de cet homme de bien.

La science est en deuil d'un de ses soldats.

L'humanité pleure le départ d'un de ses défenseurs.

Un journal parisien publiait l'autre jour, sur son compte, l'intéressante biographie suivante :

Les Canadiens, ces fiers patriotes restés français de cœur, de langue et de mœurs après plus d'un siècle de domination anglaise, sont toujours l'objet, en France, d'unanimes sympathies. Aussi, est-ce avec un plaisir véritable que nous saisissons l'occasion d'être agréable à nos lecteurs en leur présentant, aujourd'hui, un des médecins les plus distingués de notre ancienne et regrettée colonie américaine, le docteur J.-Emery Coderre, professeur à la Faculté de Médecine et de Chirurgie de Montréal.

Mais si le souvenir du Canada est cher à tous les Français, ce n'est pas seulement à ce titre patriotique que le digne professeur canadien a droit à notre accueil le plus cordial et mérite de figurer au premier rang, dans la brillante galerie biographique de l'Encyclopédie Contemporaine, à côté des travailleurs consciencieux, des chercheurs infatigables et des savants émérites de tous pays, dont elle s'honore d'avoir fait connaître la vie active et laborieuse, les études fructueuses et les découvertes scientifiques remarquables.

Par sa longue et utile carrière, consacrée aux recherches et

aux travaux biologiques, à l'enseignement et aux œuvres philanthropiques, il s'est fait une place en vue parmi les hommes de science les plus méritants, et a acquis des titres à la reconnaissance de ses concitoyens et de l'humanité tout entière.

Né de parents dans une situation modeste, à Saint-Denis, comté de Richelieu (Canada) en 1813, J.-Emery Coderre quitta de bonne heure le toit paternel, après avoir fréquenté quelques années la modeste école du village. Il vint seul et sans ressource à Montréal, où sa première jeunesse se passa dans le commerce. Ses occupations quotidiennes ne l'empêchaient point de songer à compléter son instruction. Il fréquentait assidûment l'école commerciale, et faisait la plus grande partie de ses études sous la direction de professeurs particuliers. Un ancien ecclésiastique, l'abbé Duchêne, modeste savant à l'esprit solide, fut son maître de prédilection, et le jeune élève n'eut qu'à se louer, plus tard, des excellents principes qu'il avait acquis auprès de son précepteur.

Si la croyance populaire que "les jeunes gens se perdent dans les grandes villes" est quelquefois vraie, ce ne fut certes pas le cas d'Emery Coderre. Il n'eut pas à regretter d'avoir quitté si tôt le village natal pour se fixer dans un des plus grands centres du Nord de l'Amérique; il en profita, au contraire, pour se mêler au mouvement intellectuel de son temps, continuer et fortifier ses études, pour le diriger dans une voie plus conformes à ses aptitudes intellectuelles, et arriver à la situation qu'il occupe aujourd'hui dans l'enseignement de son pays et dans le monde de la science.

Lors de l'insurrection de 1837-38, le jeune étudiant, aussi ardent patriote que laborieux travailleur, s'enthousiasma pour la cause nationale et prit une part active aux affaires politiques de l'époque. Le despotisme gouvernemental lui fit payer cher son dévouement au bien public. Il eut, comme beaucoup d'autres, à subir un certain temps de prison, et lorsqu'on le remit en liberté, ce fut sans qu'il sût au juste pourquoi il avait été incarcéré. Il en est de même, presque toujours, dans les procès politiques.

Vers 1840, il avait acquis, par un travail persévérant, des connaissances assez étendues pour aborder l'étude de la médecine, qui lui offrait une carrière plus sérieuse et plus distinguée que celle du commerce.

En 1844, Emery Coderre recevait ses diplômes de docteur en médecine, et, en 1847, il était nommé, au concours, professeur de matière médicale et de thérapeutique à l'École de Médecine et Chirurgie de Montréal, depuis affiliée à l'Université Victoria, de Cobourg (Haut-Canada).

Il en était arrivé, par la seule force de son intelligence et de son labeur incessant, à une position digne de ses remarquables aptitudes; et où il put les exercer avec succès et avec fruit.

En 1852, l'Université de Castletown (Etats-Unis) lui conférait le titre honoraire de Docteur en Médecine, et en 1867 l'Université Victoria lui faisait le même honneur.

Le Dr Coderre faisait partie de la Ligue Internationale des Anti-Vaccinateurs Suisses, Suédois, Anglais, Français et Allemands, et il conserva une foi robuste dans la prédiction de l'éminent professeur Newman: "Dans 50 ans, on ne vaccinera plus."

Outre ses nombreux écrits contre la pratique de jeûner, le

savant professeur de l'École de Médecine s'est occupé de jurisprudence médicale.

Le Dr Coderre fit le service gratuit de l'Institution des Sourdes-Muettes pendant plus de vingt-ans et prodigua 43 ans durant ses soins aux malades de l'Hôtel-Dieu, où il fut constamment chargé du service des variolés.

Il conserva son activité prodigieuse jusqu'au moment où un accident (la fracture d'une jambe) survenu deux ans avant sa mort, lui imposa un repos bien mérité.

D'une tenue sévère, le bon vieux professeur était doux, poli, modeste, patient surtout; il savait attendre sans paraître souffrir ni même espérer; d'une humeur toujours égale, il emportait toujours avec lui des paroles de consolation, une âme compatissante et un cœur ému. A n'envisager que sa figure un peu ridée, ses cheveux blanchis par les veilles, la fatigue et les soucis de la vie militante, son teint hâve et son peu d'embonpoint, on aurait pu le croire incapable de poursuivre plus longtemps sa longue carrière de dévouement. Il n'en était rien: une âme ardente suscitait dans son corps frêle des déterminations énergiques et nobles. S'il nous arrivait une épidémie contagieuse, un typhus, un choléra, le vieux professeur volait sur le théâtre du fléau pour y prodiguer son zèle, sa science et son dévouement.

Aussi, la tombe n'a-t-elle pu enfouir le souvenir de cet homme de bien.

UN GOULU

Ce pauvre diable de D***, vous savez, un triple bohème, se marie lundi dernier et se pend, le lendemain matin.

On ne pouvait comprendre la cause de cet étrange suicide.

—Parbleu, fit un plaisant, D*** a voulu essayer de tous les nœuds.

IDYLE

Lui.—Je pourrais en trouver une autre aussi attrayante que moi! jamais. Vous êtes pas comme les autres jeunes filles.

Elle.—Peut-être que moi. Cependant il y a tant jeunes filles qui ne sont pas comme les autres.

A L'ECOLE DE CUISINE

La directrice.—A quoi pouvez-vous penser quand vous avez préparé cette affreuse sauce?

L'élève.—Je me demandais tout le temps en quoi je me trompais.

C'EST BIEN SIMPLE

Le visiteur.—On ne distingue rien sur votre tableau de bataille.

Le peintre.—C'est parce que la bataille n'est pas encore terminée.

PRUDHOMMERIE

—Il est immense ce palais des tissus.

—Mon fils, il serait encore trop petit s'il devait contenir tous les tissus... de mensonges!

APRÈS LE DUEL

Dutremblard.—Au reporter qui prend des notes:

—N'oubliez pas de marquer surtout que j'ai gardé mon sang-froid... "Il est même encore tiède"...

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

L'ESPION

NOUVELLE

Sur la route grise de Peyrargues, par un froid vif de janvier, un individu étranger au pays marchait d'un bon pas vers Tulle, en homme qui sait où il va. Pourtant, en vue de la ville, il changea son allure et son attitude, il se fit humble et se voûta légèrement ; à l'entrée de la grande rue, il parut hésiter, avança lentement en traînant la jambe, et jeta autour de lui des regards circulaires, semblant, comme par habitude, fixer les moindres détails dans sa mémoire.

Arrivé ainsi devant la porte de la Manufacture d'armes, il s'adossa au parapet et attendit :

La sentinelle lui cria aussitôt :

—Hé, là-bas ! on ne s'arrête pas sur le pont, circulez.

—J'ai vu le commandant à cheval dans la campagne, répondit l'homme, j'attends qu'il rentre pour lui parler.

—Il faut l'attendre au coin de la rue, ou bien entrer au poste jusqu'à son retour.

—J'aime mieux entrer au poste. Au moins j'aurai chaud.

Le caporal, appelé, ouvrit la porte et installa le visiteur dans un coin du corps de garde, sur un banc. Autour du poste, les soldats continuaient à fumer et causer avec insouciance, tandis que l'inconnu examinait la cour intérieure, par la fenêtre auprès de laquelle il se trouvait assis.

Bien banale, cette cour d'établissement industriel : le blanc soleil d'hiver découpait nettement sur le sol, l'ombre des toitures couvertes de toiles rouges ; çà et là, des boulets ronds, des obus démodés étaient entassés en piles symétriques par un traditionnel encombrement soi-disant décoratif, et parfois des barres de fer ou d'acier s'appuyaient au mur qu'ils tachaient de traînées roussâtres. Et c'était tout. A cette heure, les ouvriers étaient au travail et la grande manufacture semblait froide et morte. Après avoir paru compter les fenêtres et mesurer le toit, l'homme poussa un profond soupir d'impatience, et se contenta désormais de fixer la fonte rougie du poêle, avec la satisfaction profonde de se sentir au chaud.

C'était en apparence un solide gaillard, jeune, avec de longues moustaches blondes, la physionomie douce sous des paupières un peu basses qui rendaient son regard lourd ; l'ensemble indiquait non la franchise peut-être, mais la bonté, et les vêtements, portés avec aisance, un ouvrier soigné et travailleur.

Le commandant rentra enfin. On conduisit à son bureau le visiteur.

—Que voulez-vous ? demanda l'officier.

—Du travail, mon commandant.

—Je n'en ai pas à donner en ce moment, en dehors de mon personnel ordinaire.

—C'est bien malheureux ! Je viens d'Albi, où le capitaine Jullien, chez qui j'étais employé, m'avait dit que vous pourriez me prendre.

En même temps, l'ouvrier tendait une lettre.

Le commandant la parcourut des yeux, rapidement.

—Le capitaine Jullien vous présente à moi comme un excellent mécanicien, très digne d'intérêt. Vous avez travaillé déjà dans les arsenaux de l'Etat ?

—Deux ans, mon commandant ; voici mes certificats. Je suis tombé malade et j'ai dû rentrer dans le civil ; puis le capitaine Jullien m'a pris pendant quelques mois à son service. Maintenant, je suis sans ouvrage, sans abri et sans pain. J'ai fais cinquante kilomètres à pied pour venir ici et si vous ne me prenez pas, je ne sais vraiment que devenir !

Tout cela était dit simplement, d'un ton bas, sans ce larmoiement agaçant des malheureux qui implorent. Seule la voix un peu tremblante indiquait l'angoisse intime de l'homme qui a souffert, et qui craint de se retrouver en face du malheur.

Visiblement impressionné, le commandant reprit la lecture des papiers et certificats. Ils déclaraient que le nommé Martial Delafosse, âgé de trente ans, né à Nancy, serrurier, exempt du service militaire en qualité de fils aîné de veuve, avait travaillé pendant deux ans au service des arsenaux de l'Etat, et s'était fait remarquer par son activité, son intelligence, sa bonne conduite.

Le commandant reprit :

—Je voudrais vous être utile, en considération des bons renseignements que vous montrez et de la recommandation du capitaine Jullien, mais, je vous le répète, je n'ai aucune place d'ouvrier dans l'arsenal. Je ne pourrais vous prendre ici que comme homme de peine, je n'ose vous offrir ce poste infime.

—N'importe quoi, mon commandant, dit Delafosse avec empressement, je prendrai n'importe quoi, je suis à bout d'énergie !

Le lendemain, Martial Delafosse balayait la cour avec autant de zèle que s'il fût né pour ce métier, dont il paraissait entièrement satisfait.

Dédaigné par les ouvriers, il passa inaperçu. D'ailleurs, rien en lui n'attirait l'attention ; toujours grave et silencieux, il se tenait sans affection à l'écart de ses camarades qui lui étaient, comme éducation, bien inférieurs ; mais le sachant mécanicien, on ne s'en étonnait pas. On ne le voyait jamais au cabaret, et on ne pouvait lui faire aucun reproche sur son service. Néanmoins, un esprit délié n'eût pas manqué de remarquer des mouvements bien affinés pour un ouvrier, une certaine noblesse dans l'attitude, et surtout cette extrême mobilité du regard, qui semblait tout détailler et disséquer pour ainsi dire lorsque Martial ne se croyait pas observé.

Il avait loué en ville une toute petite chambre où, le soir venu, il s'enfermait hermétiquement. Que faisait il là tout seul, pendant les longues veillées d'hiver, derrière ses rideaux tirés ? Rien, disait-il, que fumer et rêvasser, et aussi écrire, très souvent, à des amis de Nancy.

Sans que personne se fût plaint de lui, sans qu'il eût rencontré aucune antipathie manifeste, il était cependant peu aimé de ceux qui l'approchaient, et ils le lui faisaient sentir. La raison ? Ils n'auraient pu la dire. Sans doute le soin qu'il prenait de s'éloigner des autres les éloignait aussi de lui.

D'ailleurs, Martial s'en souciait peu ! Pourvu qu'en dehors des heures de travail, où on l'employait surtout à nettoyer des

machines, il put aller fumer en j'aix son éternelle pipe, il semblait s'estimer fort heureux de son sort.

Le commandant, voyant les choses de plus haut, appréciait les services de Martial ; aussi, une place s'étant produite dans l'atelier de montage des armes à feu, il le fit entrer là comme mécanicien.

Au peu de sympathies qu'inspiraient les allures réservées de cet homme, vint s'ajouter un certain étonnement de ces nouveaux camarades, en voyant un manœuvrier s'installer à côté d'eux, et presque aussitôt une jalousie de le sentir supérieur dans cette situation pourtant plus élevée. Enfin, peu à peu, l'atelier tout entier en vint à une irritation irraisonnée et injustifiable, en apparence, contre cet étranger au pays qu'on ne prenait jamais en faute, dont la conduite était sans cesse donnée en exemple par les chefs, qui ne dépensait ni parole ni argent, et dont le caractère était pour eux une énigme de tous les instants. Les ouvriers criaient :

—Le commandant lui donne les meilleurs travaux, c'est scandaleux !

—Les droits des anciens sont méconnus, disait l'un.

—Je suis ici depuis trente ans, gémissait l'autre, et s'il y a une machine nouvelle à étudier, c'est à cet inconnu, venu d'on ne sait où, qu'elle est confiée, tout cela parce que monsieur ne sait pas boire un verre avec les camarades, ou plutôt parce que monsieur boit seul.

—Qu'est-ce que tu dis de cela, Palleyre ? interpellait un troisième ; toi qui te croyais volontiers l'arbre de couche de la manufacture ?

Sous sa forme de badinage, cette dernière interrogation frappait juste et fort. François Palleyre, fils d'un garde-magasin et né à la manufacture d'armes, avait débuté très jeune dans les ateliers et s'y était mis en vue par son intelligence ; on n'avait à lui reprocher qu'un esprit frondeur et un caractère violent. Solide au travail, âpre au gain, gai comme un oiseau, il était très populaire et bien vu des chefs. Traité par tous comme un enfant gâté, il en avait les impatiences, les ambitions, les jalousies.

Ces Palleyre étaient nombreux au service de la manufacture ; deux frères plus jeunes faisaient leur apprentissage, et la sœur, Mariette, était déjà ouvrière à la cartoucherie.

Dès son entrée à l'atelier, François avait espéré prendre un jour la place du contremaître Bastien, vieux et fatigué ; ce n'était donc pas sans inquiétude qu'il voyait Delafosse s'implanter ainsi avec une habileté pratique comparable à la sienne, et une supériorité d'instruction évidente. Cet inconnu, arrivé de la veille, dont on ne savait rien, qui cachait si bien son passé, ses opinions politiques, ses projets, ses espérances, devenait aussitôt un concurrent redoutable. Et il ne fallait pas espérer le trouver en défaut sur aucun point : François, qui le surveillait jalousement, était obligé d'en convenir.

Un matin, le contremaître Bastien ne parut pas à l'atelier, et vers midi, la nouvelle courut dans toute la manufacture :

—Le père Bastien est mort d'une congestion, on l'a ramassé au pied de son lit.

La première émotion passée, les ouvriers se trouvèrent d'accord pour souhaiter que la place fût donnée à François Palleyre. On lui dit :

—Tu devrais aller la demander au directeur.

—Je n'oserais pas... puis, il songera sans doute à moi, elle m'est un peu due, presque promise...

—Due ! promise ! bagatelle que tout cela, tant qu'on n'est pas installé. Va donc, petit, va trouver le directeur, tu lui diras que nous te voulons pour contremaître, bien que tu sois parmi les plus jeunes. Si tu laisses aller les choses, on te soufflera ta place.

—Qui donc ? fit Palleyre jouant la surprise, bien qu'intérieurement il se fit à lui-même la réponse.

—Le nouveau, répondit un vieux monteur en clignant de l'œil du côté de Martial, qui n'avait pas quitté son étai.

—Oh ! si cela arrivait, gronda François en serrant les poings.

—Cela arrivera peut-être, et tu ne feras rien, reprit le vieux. Crois-moi, va parler au directeur, il ne te mangera pas.

François hésita jusqu'à la sortie, il ne se sentait plus si fort de son droit, et il eût préféré s'abstenir de toute démarche pour éviter l'humiliation d'un refus. Enfin, vers le soir, et sous la pression de ses camarades, il se décida à franchir la porte directoriale.

Mais aux premiers mots, le chef l'arrêta :

—Il est trop tard, la place est donnée.

—Déjà, mon commandant ! Puis-je savoir à qui ?

—Nous avons fait choix de Martial Delafosse.

—Lui, un étranger arrivé d'hier !

—Précisément, et tout en rendant justice comme il convient à vos capacités, nous avons choisi Martial parce que, étranger, il aura plus d'autorité, moins de camaraderies gênantes ; son aptitude au travail est parfaite, ses notes excellentes, son caractère ferme.

—C'est un sournois, dit vivement François.

—Je ne vous permets pas de critiquer devant moi celui que je mets à votre tête. Défaites-vous de ces airs frondeurs et de cette tendance à l'indiscipline, et alors nous songerons à vous pour un poste de confiance. Vous êtes jeune, vous pouvez attendre, et pour le moment, puisque vous aspirez à commander aux autres, appliquez-vous à obéir.

Très désappointé, François se retira, la rage au cœur. Martial, lui, se trouva de suite très à l'aise dans son nouveau poste. Ses fonctions lui donnaient non seulement la surveillance de l'atelier du montage, mais le droit de pénétrer pour le service dans toutes les parties de la manufacture, soigneusement isolées les unes des autres par crainte des indiscrétions.

L'été était venu pour la seconde fois depuis l'apparition de Martial dans le pays, quand se produisit un fait sans grande importance apparente, mais qui devait avoir des conséquences inattendues.

La chaleur du jour, très forte dans sa chambrette située sous les toits, chassait tous les dimanches le jeune homme dans la campagne. Le plus souvent, comme il voulait éviter les cabarets, il se jetait à plat ventre contre un talus, au revers de la route, à l'abri d'une haie ou d'un arbre touffu, et là, sans quitter la pipe, il songeait, les yeux perdus dans le vague, comme se rapportant, par delà l'horizon, vers de lointains pays où peut-être il avait des parents, des amis, des affections, des intérêts d'argent ou de cœur, toutes choses qui lui manquaient ici, et toujours sa grosse pipe lançait des nuages, tout en signalant sa présence aux passants.

Un jour qu'il était ainsi couché le long de la route, des cris de détresse attirèrent son attention ; un chien de forte taille venait de se jeter sur un groupe de jeunes filles, il en tenait une par la robe qu'il déchirait à belles dents ; Martial court, saisit la bête par le cou, et voyant à sa gueule baveuse qu'il avait affaire à un chien enragé, il l'étrangle net. La jeune fille s'était évanouie, ses compagnes affolées avaient couru vers la ville sans même se retourner, l'abandonnant ; quand Martial revint vers elle pour la relever il la reconnut : c'était Mariette Palleyre, la sœur de François.

Bien que le contremaitre passât souvent dans son atelier, il ne l'avait jamais bien vue : il demeura un instant à la contempler. Elle était jolie, la petite brune, dans la fraîcheur de ses vingt ans, et la pâleur de ses joues encadrées de cheveux à demi dénoués lui donnait un éclat plus grand encore. Martial la prit dans ses bras, la porta à l'ombre d'un châtaigner, et elle ne tarda pas à revenir à elle. Alors il s'empressa, la consola avec quelques paroles d'intérêt, l'aida avec discrétion à réparer le désordre de sa toilette, puis ils revinrent vers la ville, elle encore tout émue et faible, lui la soutenant par son bras gauche passé autour de la taille. A se sentir ainsi l'un contre l'autre, marchant sans prononcer un mot, encore étourdis de l'aventure, leur cœur s'ouvrait doucement à un sentiment nouveau qui leur semblait doux à garder, sans qu'ils eussent à l'avouer, car il était encore imprécis. On les eût bien surpris tous deux en leur disant que déjà ils s'aimaient.

Ils étaient arrivés presque au terme du voyage, quand Mariette songea que, dans son trouble, elle avait omis de témoigner sa gratitude à son sauveur.

—Merci, monsieur, dit-elle, sans vous j'étais perdue.

Puis, songeant aux soins pleins de délicatesse qu'il avait eus, elle ajouta d'une voix émue qu'il entendit à peine :

—Vous êtes bon !

Il lui serra la main sans répondre. D'ailleurs François et plusieurs de ses amis, ayant appris l'accident, accouraient, et Martial, remit la jeune fille à son frère.

La joie de celui-ci en retrouvant sa sœur saine et sauve fut gâtée par la vue de son rival, et ce fut avec un mauvais regard qu'il balbutia un remerciement banal.

Cet homme ne pardonnait pas !

Les deux jeunes gens continuèrent à se voir et à se parler de temps en temps, d'abord lorsque le contremaitre passait dans la cartoucherie, où il venait maintenant plus souvent que de raison, puis au dehors ; à la sortie des ateliers, il accompagnait Mariette jusqu'à la porte de la maisonnette qu'elle habitait avec ses frères et le long du chemin, on causait de choses insignifiantes qui leur semblaient délicieuses, dans cette demi teinte poétique du soir, lorsque le soleil disparaissait de l'horizon en lançant sur la ville ses derniers rayons de feu. Peu à peu ils se laissaient prendre dans l'engrenage d'amour, et ils se y abandonnaient sans contrainte, sans que Mariette songeât qu'un jour elle pourrait se trouver engagée à tel point qu'il lui faudrait s'exposer à des déchirements douloureux, ou à un dénouement dont, avec son inexpérience de la vie, elle ne prévoyait pas toutes les conséquences.

Martial, sentant la force de cet attachement, s'était demandé déjà comment il finirait. Pour lui, la réponse était aisée. Il n'avait pas l'intention d'épouser Mariette, mais de continuer

avec elle un flirt. Seulement, la candeur de cette jeune fille l'arrêtait.

Un soir, Mariette lui dit :

—Oh ! Martial, vous m'aimez, dites-vous ? Alors pourquoi ne pas me parler de mariage ? Me trouvez-vous donc indigne d'être votre femme ?

—Indigne ! oh non, Mariette, s'écria le contremaitre tout bouleversé, mais vous épouser... je ne puis.

—Pourquoi ? répondit Mariette avec angoisse. Pourquoi ? Vous ne me répondez pas ? O Dieu ! vous êtes marié ?

—Non, je suis libre.

—J'ai eu peur, fit Mariette subitement rassurée ; si vous êtes libre, nous pouvons nous marier. Mon frère sera peut-être long à y consentir, car vous ne vous aimez guère, tous les deux, mais la crainte de me voir malheureuse lui fera faire tout ce que je voudrai... eh bien ! vous restez sombre et silencieux ?

—Hélas ! Mariette, ce sont de beaux rêves qu'il faut abandonner. Oubliez ce que je vous ai dit ; j'étais fou d'amour, car je vous aime, vous le savez ? vous le croyez, n'est-ce pas ? Oui, vous avez raison, il ne faut pas profaner cet amour ; gardons-le pur au fond de notre cœur ? Peut-être un jour trouverons-nous une compensation à notre souffrance actuelle.

—Comment, c'est donc vrai ? ce mariage est impossible entre nous ? Oh ! vous ne voulez pas l'avouer, une autre femme...

—Mariette, je vous jure ? je n'aime que vous.

—Quelle raison pouvez-vous me donner ?

—Aucune. Ce secret n'est pas le mien. N'insistez pas, je vous en supplie. Voyez combien je souffre et prenez pitié d'un malheureux qui voudrait sacrifier sa vie pour vous, et qui cependant ne peut vous donner un mot d'espoir ou une excuse. Oubliez-moi, et soyez heureuse avec un autre qui fera de vous sa femme.

Ils ne pouvaient maîtriser leur émotion lui, très pâle, elle retenant à peine des larmes ; ils restèrent encore quelques instants ensemble, cherchant des mots qui ne venaient pas. Ils se séparèrent. Mais ce soir-là, lorsque François rentra, il ne trouva pas la soupe prête ; sa sœur était montée dans sa chambre, et pleurait son bonheur, éperdument.

Oublier, avait dit Martial. Était-ce possible, dans le va-et-vient continu de la manufacture, où chaque jour on se retrouvait ? Bien que le contremaitre s'abstint autant que possible de pénétrer dans l'atelier de la cartoucherie, les rencontres étaient inévitables, et autant pour eux-mêmes que pour ne pas faire jaser dans ce petit monde où déjà l'on avait remarqué leur amitié, il fallait s'adresser en passant quelques paroles banales qui maintenant, avec cette contrainte, devenaient pour eux une souffrance. Ainsi, au lieu de se guérir, la blessure de leur cœur s'aggravait du souvenir de ce qu'ils avaient perdu sans profit pour leur repos : de ces douces promenades, de ces causeries intimes dont ils avaient pris l'habitude, de ces projets troublants à peine formulés et devenus précis dans leur esprit, seulement depuis qu'ils étaient reconnus irréalisables. Comment cette situation si étrange allait-elle se dénouer ? Martial parviendrait-il à triompher de cet obstacle mystérieux qui s'opposait à leur union légitime ?

Quant à l'oubli, il n'y fallait pas croire.

Un soir, en sortant de l'atelier, Marinette ne fut pas peu surprise de trouver le contremaître qui l'attendait. C'était la première fois depuis un mois. Comme auparavant, ils prirent côte à côte le chemin de la maisonnette, lui préoccupé, silencieux, cherchant sans doute le commencement de ce qu'il avait à dire, elle attendant, avec une angoisse au cœur, car elle sentait que sa vie se déciderait aux premiers mots. C'est ainsi qu'ils arrivèrent devant la porte de la jeune fille. Elle lui tendit la main, l'interrogeant du regard ; lui, très bas, avec un soupir :

Elle le regardait sans comprendre.

— Adieu, répéta-t-il. non seulement pour ce soir, mais. . .

— Vous partez ! s'écria-t-elle. Où ? Pour longtemps ? Ciel ! pour toujours, peut-être ?

Il inclina la tête sans répondre.

— Vous partez, reprit-elle, des larmes plein les yeux, vous partez sans vous inquiéter de moi, qui reste, oh ! c'est lâche !

— Il le faut, Mariette, pour vous comme pour moi.

— Vous fuyez une situation devenue pour tous les deux intolérable. Mais vous, vous serez vite consolé, tandis que moi, toute seule avec votre souvenir sans cesse présent, moi, sans personne à qui me confier, qui compatisse à ma douleur, que deviendrai-je ! Vous ne vous l'êtes pas demandé. Car vous voyez bien que je souffre, que je vous aime plus que jamais, Martial, et que j'en meurs !

— Mariette, par pitié ! du courage. Vous sentez bien vous-même que je dois m'éloigner ; l'absence guérira notre amour.

— Non ! avouez-le donc, vous allez retrouver celle que vous me préférez !

— Ne dites pas cela, Mariette, surtout en ce moment où nous allons nous quitter. Je vous le répète, je n'aime que vous.

— C'est impossible, vous ne partiriez pas.

— Je vous l'affirme.

— Eh bien ! ce secret qui nous sépare, dites-le. Je serai discrète, ayez confiance en moi, mais ne me laissez pas avec un soupçon qui me torture et qui me semble, plus j'y pense, le seul prétexte plausible à votre conduite.

— Impossible. . . l'aveu est grave. . . si jamais on apprenait ce que vous me demandez de dire. . .

— Personne ne le saura, que vous et moi. Mais au moins, si vous ne pouvez m'épouser, je saurai si je dois vous aimer encore, et croire que vous ne vous êtes pas fait un jouet de ma crédulité.

— Soit, dit Martial, d'une voix sourde. Eloignons-nous un peu je vais tout vous dire.

Puis, lorsqu'elle fut assise :

— Mariette, reprit le contremaître, les yeux baissés à terre,

j'ai été bien malheureux dans ma vie. Actif, habile ouvrier, je puis le dire, car mes rivaux même le reconnaissent, sobre et rangé, je suis resté longtemps sans ouvrage et on a refusé de m'en donner, parce que j'avais fait partie d'une société secrète, politique, alors vaincue et persécutée. Inutile de vous en dire plus long. A bout de forces et de patience, je trouvai un jour un livret d'ouvrier au nom de Martial Delafosse, je le gardai, et je m'en servis pour entrer dans les arsenaux de l'Etat.

— Mais pourquoi changer de nom ? pourquoi, puisque vous êtes habile et instruit, ne pas vous présenter hardiment et demander de l'ouvrage ? Vous avez donc commis un crime ?

— Aucun, mais je me nomme Frédéric Buckart, et je suis Allemand.

Mariette eut un sursaut. Pourtant, elle n'entrevit pas d'abord toutes les conséquences de cet aveu. Elle s'attendait si peu à un empêchement de cette nature, qu'elle demeurait abasourdie, cherchant à ressaisir le fil de ces complications, où l'impossibilité de son mariage ne la frappait pas. Or, en ce moment, c'était à cela seul qu'elle songeait.

Martial s'agenouilla auprès d'elle, et l'entourant de son bras :

— Maintenant que je vous ai tout avoué, poursuivit-il, vous devez comprendre comment Martial Delafosse, qui existe quelque part, je ne sais où, ne pouvait épouser ici Mariette Palleyre ; d'autre part, avouer ma supercherie était impossible. Voilà pourquoi je pars, n'ayant pas été assez maître de mon cœur pour profiter de la situation que je m'étais faite en jouant ce rôle si difficile ; l'esprit était resté fort, mais la chair a failli ; ma vie est à refaire, je ne veux pas davantage troubler la vôtre.

— La mienne est brisée. Comment voulez-vous que je l'oublie !

— Écoutez, dit le contremaître en attirant la jeune fille vers lui, si vraiment vous m'aimez à ce point, maintenant que j'ai tout dit, rien n'est irréparable. Là-bas, de l'autre côté du côté du Rhin, j'ai une vieille mère qui m'attend, qui m'appelle, depuis longtemps déjà. Nous irons la rejoindre, et nous nous marierons. Mes économies sont suffisantes pour le voyage, pour vivre en attendant le travail qui ne manquera pas de venir ; les persécutions dont j'ai souffert autrefois sont oubliées maintenant. Nous sommes jeunes et forts, nous trouverons bien à gagner là-bas autant qu'ici. Voulez-vous ? Veux-tu ?

Il la serrant dans ses bras, suppliant. Mariette, retrouvant en un instant tout ce qu'elle croyait avoir perdu : amour, bonheur, avenir, n'eut pas le courage de résister !

— Martial ou Frédéric, c'est vous que j'aime, dit-elle ; emmenez-moi où vous voudrez.

Alors, tout heureux, il lui expliqua longuement son plan, pour qu'elle pût quitter le pays sans être retenue par son frère, car il se fût certainement opposé à son départ. Le lendemain, elle feindrait une indisposition légère pour rester à la maison ; puis, en l'absence de son frère, elle ferait à la hâte ses paquets et se trouverait à la gare à midi. Lui, pendant ce temps, ayant demandé déjà son compte au directeur de la manufacture, irait toucher ce qui lui était dû et la rejoindrait à la même heure pour se diriger vers Paris et, de là, vers l'Allemagne, où, libres enfin de toute contrainte, ils se marieraient,

Dans un premier entraînement de la passion, Mariette avait promis, et elle n'était pas fille à se dédire, sa résolution prise

Jack Fish Lake, Juillet le 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSIEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "Stanton's Pain Relief" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin.

Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.

Pourtant, restée seule, ce ne fut pas sans remords qu'elle songea à ce quelle allait faire : suivre à l'insu de ses frères et sans prendre l'avis de personne, un homme qui, malgré ses explications sommaires, n'en était pas moins obligé de se cacher sous un nom volé ; elle avait un regret pour cette vie si calme et heureuse qu'elle avait menée jusque-là dans son pays natal, pour cette maisonnette qui serait désormais bien vide, pour le chagrin de François surtout qu'elle avait toujours trouvé si bon. L'avenir aussi effrayait, incertain, dans un pays inconnu, au milieu de gens qui parleraient une autre langue et que, dès son enfance, elle avait appris à haïr.

Mais quoi ! Elle aimait ! Et lorsqu'en regard de tout cela elle mettait le départ de Martial, la certitude de ne plus le revoir et de le sentir malheureux, elle s'avouait tout bas qu'elle ne pouvait hésiter à le suivre.

Cette agitation intérieure se reflétait sur son visage ordinairement reposé et pur. François ne put se dispenser d'en faire la remarque :

—Es-tu malade, sœur ? fit-il en la quittant après le souper.

—Je me sens souffrante, en effet ; je crains de ne pouvoir aller à l'atelier demain matin.

La voix était mal assurée et le rouge lui monta aux joues. François l'enveloppa du regard furtif et se retira sans ajouter un mot. Le matin, il partit à l'heure habituelle sans s'inquiéter de l'absence de sa sœur ni même de sa santé.

Piéreuse, Mariette se leva aussitôt, rassembla à la hâte les quelques objets et vêtements qu'elle comptait emporter, un peu de linge, quelques souvenirs de famille, même un portrait de ses frères et une centaine de francs amassés sou à sou sur son maigre salaire ; puis, cette excitation passée, elle s'assit et pleura, prise d'un immense découragement en présence de cette détermination si grave et qui froissait tous ses sentiments, un seul excepté.

—Allons, murmura-t-elle, il faut se décider, sans quoi je ne pourrai plus partir. D'ailleurs, l'heure approche et François pourrait revenir.

Un dernier regard à cet intérieur où elle avait été élevée, où elle avait vécu, puis, son paquet au bras, elle sortit.

Mais à peine avait-elle franchi le seuil qu'elle recula, étouffant un cri. Son frère était là, tout pâle, contre le mur.

Lui saisissant le bas, il lui cria, durement :

—Où vas-tu ?

—Elle ne répondit pas.

—Tu ne peux pas le dire, n'est-ce pas, où tu vas ainsi avec ton paquet de hardes, comme une vagabonde ? Mais je le sais, moi : tu vas retrouver ton amoureux qui quitte l'arsenal aujourd'hui. Avoue donc ! ajouta-t-il en la secouant.

—Oui, dit-elle d'une voix éteinte.

—Je m'en doutais, et depuis longtemps, que cela finirait ainsi. Hier, quand j'ai su qu'il partait, le gueux, sans rime ni raison, je me suis dit qu'il y avait quelque infamie manigancée entre vous et que tu le suivrais, Je ne m'étais pas trompé !

—Pardonne moi, frère, je l'aime ; et, s'il part sans moi, je ne lui survivrai pas.

—Ta ta ta ! rêves de jeunes fille ! Sais-tu seulement ce que c'est qu'aimer ou mourir à ton âge ? Moi aussi, je t'aime, Mariette, et c'est pourquoi je veux t'éviter une folie. Notre mère t'a confiée à moi, je te garde.

Il la fit rentrer avec lui et ferma la porte.

Mariette ne songea plus qu'à une chose : midi approchait, Martial allait partir sans elle et, comme elle ne savait où le retrouver, c'en était fait de son bonheur.

—Laisse-moi, dit-elle, ou je te jure que demain je serai morte.

François eut peur.

—Soit ! reprit-il, je ne te retiendrai pas de force, puisque tu veux nous abandonner pour suivre ce misérable qui t'a ensorcelée avec ses belles manières et ses paroles doucereuses ; mais, un mot encore. Je n'aime pas Martial, tu le sais, il m'a volé une place qui me revenait de droit, il n'a jamais cessé de me témoigner de la haine et du dédain ; ce sont des querelles personnelles, n'en parlons plus. Mais plus que jamais sa conduite actuelle excite mes soupçons. Pourquoi quitter la manufacture au moment où tout lui réussit si bien ?

—Il est bon, je t'assure, et j'ai confiance en lui. Dans quelques jours je serai sa femme.

—Pourquoi ce délai ? Pourquoi ne t'épouse-t-il pas ici ?

—C'est impossible.

—Pourquoi ?

Mariette ne répondit pas.

—Il ne te l'a pas dit, n'est-ce pas ? Il ne peut pas te le dire, il t'a fait de belles promesses et tu t'en contentes, naïve que tu es. Il y a dans la vie de cet homme un secret terrible, je l'ai toujours soupçonné, et aujourd'hui plus encore. Qui est-il, d'où vient-il ? On n'en a jamais rien su. Et où va-t-il maintenant ? tu le sais, tu dois le savoir ?

—Non.

—Tu mens, Mariette, c'est invraisemblable, tu ne partirais pas ainsi en aveugle, sans connaître une partie au moins de ses projets. Où allez-vous ensemble ? Pour vous marier, dis-tu. C'est donc dans son pays, près des siens ? Quel est ce pays ?

—N'insiste pas, François, je t'en supplie, je ne puis de répondre, laisse-moi partir.

—Non ! cent fois non ! Ne crois pas que je te laisse partir, toi qui ne m'a pas quitté pendant vingt-deux ans, sans savoir même où tu vas. Tu fuis la maison comme une fille de rien, tu cours les grands chemins avec ce misérable en croyant qu'il t'épousera : soit, tu es d'âge à savoir te conduire, et en t'avertissant que tu seras sûrement malheureuse, j'ai fait tout mon devoir. Mais du moins je veux savoir où tu vas : tu ne quitteras pas la maison avant de me l'avoir dit.

Il s'était placé devant la porte, les bras croisés, attendant. Mariette ne sut pas mentir :

—Eh bien, je vais te dire le secret qu'il m'a confié. C'est mal, frère, de m'obliger ainsi à faillir à ma promesse ; j'espère que tu sauras le garder mieux que moi ; que Martial me pardonne de l'avoir trahi pour le rejoindre ! Nous allons à Paris, et de là pour nous marier, en Allemagne.

—En Allemagne ! c'est un Allemand ! Le voilà donc ce secret terrible ! Tout s'explique maintenant ! Comment ne l'as-tu pas su !

—Calme-toi, frère, dit Mariette effrayée de cette excitation qu'elle n'avait pas prévue. Il était si malheureux ! Si tu savais ! Il m'a raconté ses souffrances ; personne ne voulait l'embaucher, parce qu'il faisait partie d'une société secrète, et c'est pour vivre qu'il a changé de nom, car il se nomme Frédéric

Buckart. Maintenant il a gagné de quoi retourner chez lui, il s'en va et il m'emmène.

—Malheureuse ! Tu oserais le rejoindre, devenir la femme d'un espion qui vend ton pays ?

—Un espion ! s'écria Mariette frappée au cœur.

—Sans doute, un espion ; comment, tu n'as donc pas compris ! Le misérable s'est fait embaucher à l'arsenal, avec de faux papiers, pour surprendre les secrets de la fabrication, et s'il s'enfermait si bien chez lui, c'était pour envoyer à ceux qui le payent, c'est-à-dire à nos ennemis, des dessins, des plans, des devis, des rapports de toutes sortes... et tu as cru l'histoire lamentable qu'il te contait ! tu as cru que la faim l'avait poussé chez nous, quand c'était le plus honteux des métiers ; il te trompait encore comme il espérait toujours te tromper, car s'il eût eu un restant d'honnêteté, il aurait tout avoué, et t'aurait laissé juge de ce que tu devais faire. Ah ! ma sœur, ma sœur ! Est-il vrai que tu vas fuir le pays pour suivre un espion Allemand ?

Mariette ne pouvait répondre. Anéantie par la lumière subite qui s'était faite en elle, elle était tombée à genoux au pied du lit de son frère et, son paquet à côté d'elle, elle sanglotait, la tête dans les mains.

François tourna un instant dans la chambre, cherchant à reprendre son sang-froid ; tout d'un coup, une résolution lui vint. Il sortit, ferma la porte à double tour, et prit sa course vers la ville.

A la manufacture, le contremaître venait de toucher l'arrière de ses salaires et, après avoir reçu une dernière poignée de main du directeur, qui l'assurait de tous ses regrets de perdre un excellent ouvrier, il descendait le grand escalier qui conduit à la dernière cour, quand il se trouva en présence d'un groupe d'ouvriers qui l'attendaient dans le vestibule, leurs instruments de travail à la main. Ils étaient silencieux ; François, à un pas en avant.

Inquiet de cet appareil quelque peu solennel, le contremaître fit cependant bonne contenance.

—Je vais vous dire adieu, mes amis, car je pars aujourd'hui même. François Palleyre, vous allez me succéder à la tête de l'atelier et je vous en félicite ; j'espère que nos vieilles querelles sont oubliées ?

Il tendit la main au frère de Mariette ; celui-ci la saisit, et la serrant à la broyer :

—Martial Delafosse, dit-il, tu es un traître et un espion !

D'un mouvement vigoureux, l'Allemand retira son bras.

—Mariette a parlé ! s'écria-t-il.

—Oui, et c'est fort heureux !

—Malheur à qui se confie à une femme !

—Ton infamie, continua François, doit recevoir sa récompense. Nous ne voulons pas t'envoyer devant les tribunaux, nous sommes tes juges et tu vas mourir.

—A mort ! A mort ! crièrent les ouvriers en brandissant leurs outils et en se massant vers la porte.

L'espion, voyant sa retraite coupée, n'hésita pas une minute. Il remonta l'escalier qui conduisait chez le directeur, pour prendre un corridor qu'il connaissait bien, et qui traversait les ateliers dans toute leur longueur. On juge de l'émotion que produisit la vue de cet homme pâle, défait, portant sur ses traits la terreur et l'angoisse, et poursuivit par vingt forcenés qui se hurtaient aux établis, aux étaux, aux machines, en vociférant :

—A mort, l'espion, à mort !

En deux minutes, les poursuivants étaient plus de cent.

Le fugitif comptait gagner les cours, sauter un mur et se jeter dans la campagne ; il risquait de se tuer, mais, s'il réussissait, il gagnait un temps précieux, car ses bourreaux hésiteraient sans doute devant un saut aussi périlleux. Malheureusement pour lui, les cris avaient été entendus du dehors, et en arrivant sur la petite terrasse en terre-plein par où il comptait quitter la manufacture, il vit que la retraite lui était coupée par quelques paysans qui accouraient. Revenir en arrière, il n'y fallait pas songer, la meute de ses ennemis était là, qui le talonnait ; il se vit perdu.

Une porte, tout près, se présentait ouverte, il la referma derrière lui, et dans l'obscurité, respira un instant. Sa situation n'en était pas moins désespérée : on l'avait vu, on savait qu'il n'avait pu se réfugier que dans ce pavillon, on allait enfoncer la porte, le trouver blotti dans l'ombre, honteusement ; il se prenait à regretter de n'avoir pas été tué quelques minutes plus tôt, en plein jour, la poitrine en avant.

Déjà il entend les cris des ouvriers qui allaient le prendre, le marteler, l'écharper.

—Il est là ! par ici ! nous le tenons ! à mort l'espion !

Soudain, dominant le tumulte, la voix de François se fait entendre :

—Arrêtez ! n'entrez pas ! c'est la cartouche, le gredin va nous faire sauter.

L'espion eut un sourire de triomphe. Oui, il y pensait seulement, ce bâtiment était un magasin de cartouches, et une étincelle suffisait pour l'anéantir.

—Sauvé ! murmura-t-il.

Singulier mot dans la bouche d'un homme qui allait mourir !

Il monta à l'étage supérieur, pendant que les ouvriers, dehors, se concertaient ; là, il ouvrit une fenêtre et cria, au milieu des vociférations qui accueillirent sa vue :

—Venez me prendre si vous l'osez ! Vous croyiez me sentir palpiter sous vos coups, vous repaître de mes souffrances, m'entendre demander grâce, peut-être ? Mais vous n'aurez rien de moi. Vive la patrie allemande !

Une immense leur blafarde remplit la cour, et une explosion formidable couvrit de débris les ouvriers abasourdis.

L'espion s'était fait justice !

GASTON CERFBERR.

FAITS RÉTABLIS

Bouleau.—J'ai entendu dire que votre belle-mère était dangereusement malade.

Rouleau.—Elle est plutôt mal en train. Mais elle n'est pas aussi dangereuse que quand elle était bien portante.

B. E. MCGALE
Cher Monsieur,

Montréal, 21 mars 1883.

Nous avons fait usage de votre *SPRUCINE* dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la *SPRUCINE* devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

COLLOQUE MARITAL



La mère. — Il serait temps de la marier !
Le père. — Pas avant d'avoir trouvé un mari qui lui convienne !
La mère. — ... Moi, je n'ai pas attendu aussi longtemps que ça.

Les Commandements de la bonne éducation

A TABLE

Afin de frapper l'esprit de nos lecteurs et de ne pas disperser leur attention par la tournure des phrases, nous donnons ici une série de règles nettes et laconiques, pour se comporter à table en personne du monde.

Ce sont des principes immuables, primordiaux et sans lesquels on ne peut aspirer à être de bonne société.

Ne pas s'asseoir au bord de la chaise.

Ne pas s'asseoir trop au fond.

Avancer sa chaise de façon à ce qu'on pose sur le bord de la table le tiers de l'avant-bras.

Déplier sa serviette.

La poser sur les genoux.

Ne jamais la mettre au cou.

Ne pas l'épingler au corsage.

Ne pas faire du bruit en mangeant.

Ne pas soulever son assiette à potage pour en extraire les dernières gouttes.

Ne pas boire dans l'assiette à potage.

Ne pas émietter dans son potage de petits morceaux de pain.

Ne pas retenir son assiette lorsqu'on veut la changer.

Laissez la cuiller sur l'assiette à potage.

Ne pas refuser de se servir au moment où la maîtresse der maison vous l'indique.

Ne pas essuyer ses couverts avant de s'en servir.

Ne pas essuyer son assiette ou son verre avec sa serviette même si l'on y voit une tache.

Placer son pain à la gauche de son assiette

Ne pas se faire les dents avec une épingle.

Ne pas faire du bruit en buvant.
 Ne pas boire la bouche pleine.
 Ne pas avaler un grand coup de liquide.
 Ne pas faire claquer sa langue en buvant.
 Ne pas parler la bouche pleine.
 Ne pas essuyer sa fourchette et son couteau sur son pain.
 Ne jamais porter son couteau à sa bouche.
 Ne pas couper son pain.
 Ne pas brandir son couteau et sa fourchette en parlant.
 Ne pas découper toute sa viande en petits morceaux.
 Ne pas prendre de sel dans la salière avec son couteau.
 Si l'on coupe soi-même le pain, ne pas le couper avec son propre couteau.

Ne pas remplir les verres jusqu'au bord.

Ne pas refuser d'eau à ses convives.

Ne pas les forcer à accepter d'un mets qu'ils ont refusé.

Ne pas faire de remarques sur ce que les convives mangent ou ne mangent pas.

Ne pas vanter trop chaleureusement les mets que l'on a mangés dans un autre repas.

Ne jamais critiquer les mets qui vous sont offerts.

Ne pas soupeser l'argenterie, ne pas examiner curieusement la nappe et la vaisselle.

Ne pas porter le fromage à sa bouche avec son couteau ; placer chaque petit morceau de fromage sur une bouchée de pain.

Ne pas mordre dans les fruits.

Ne pas porter un quartier de fruit à sa bouche avec le couteau.

Ne pas interrompre sa conversation pour regarder le plat qui arrive.

Ne pas suivre les plats des yeux pendant qu'ils tournent autour de la table.

Ne pas retourner tous les morceaux avant de se servir.

Ne pas dire " merci " à chaque plat offert par le domestique.

Ne pas soulever son verre lorsque le domestique le remplit.

Le soulever, au contraire, quand c'est le maître de la maison qui fait cet office.

Ne pas entretenir une longue conversation avec un convive placé à l'autre extrémité de la table.

Ne pas entretenir une conversation particulière trop longue avec ses voisins.

Ne pas plier sa serviette quand dîne en ville.

Ne pas se lever de table avant la maîtresse de maison.

Ne pas remplir la tasse de café de façon à la faire déborder.

Ne pas verser son café dans sa soucoupe.

LISELOTTE.

LA CAUSE SUPPRIMÉE

La pâleur, les boutons sur la figure, le bistré autour des yeux, accusent la faiblesse ou l'altération du sang. Les **Pilules de Longue Vie** du **Chimiste Bonard** font disparaître la cause et l'effet.

15 C

Guérissent CORS et VERRUES

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix. Adressez

B. E. McGALE, MONTREAL.

RENVERSANT

Un individu était tombé à l'eau et était en grand danger de se noyer quand un peintre le sauva au péril de sa propre vie. L'incident fit du bruit et une bourse fut présentée au sauveteur.

Le lendemain soir, pendant qu'il était assis au coin du feu, on frappa à sa porte, il alla ouvrir et se trouva face à face avec son noyé de la veille.

Le peintre pensait que l'homme venait lui exprimer sa gratitude, mais il fut tout à fait désarçonné quand il l'entendit dire :

— Dites-donc, patron, ne pensez-vous pas que vous me devez quelques piastres ? Après tout, si vous avez eu cette bourse, c'est grâce à moi.

POURQUOI LA TENTER ?

Léon.—Je vais envoyer un message privé à Bénédicte pour notre banquet de demain soir. Je vais mettre sur la lettre : " Personnelle et privée."

Alfred.—Pourquoi alors n'adressez-vous pas la lettre à Madame Bénédicte, ce serait tout-à-fait la même chose.

UNE MALICE DE TOTO



— Comme tu as grandi, Toto, tu es presque aussi grand que mon parapluie.

Toto.— Quel âge a-t-il ton parapluie ?

ET QUE ÇA SOIT FINI

L'Amoureux.—Encore un petit baiser, mon ange ! Un seul et je vais m'en aller !

Voix en haut de l'escalier.—Pour l'amour du bon Dieu, Clara, donne-le lui, c'est bon marché à ce prix, je t'assure.

BLINDÉE

Lucie.—Mademoiselle Passé va sûrement prendre froid si elle reste plus longtemps assise sur la véranda.

Rosalie.—Non, il n'y a pas de danger. Elle s'essaye depuis des années à prendre quelque chose, sans jamais réussir.

PRÉVU

Le mari.—Ma chère, quand je serai mort seras-tu capable de payer le compte du docteur ?

La femme.—Ne te tourmentes pas pour cela, cher, si les choses empiraient à ce point, j'épouserais le docteur.

UN COMBLE

Le docteur Dutibia, dont les distractions ne se comptent plus, passe avec un ami sur le lieu d'un accident. Il s'approche, aperçoit un blessé et s'écrie :

— Vite un médecin !

— Eh bien ! et vous ? lui dit l'ami.

— Tiens, c'est vrai ; je n'y pensais plus !

ENCORE UNE MÉCHANCETÉ

Elle (qui a voyagé).—Et qu'en pensez-vous ? A Monte Carlo j'ai mis une pièce de cinq francs à la roulette sur le chiffre de mon âge et j'ai gagné.

Elle (qui n'a pas voyagé).—Mais ma chère, il n'y a que trente-six chiffres sur la roulette.

IMPOSSIBILITÉ HUMAINE

Elle.—Elle possède une fortune dont elle ne parle pas.

Lui.—La femme qui posséderait une fortune dont elle ne parlerait pas, n'a pas encore vécu.

D'ARRANGEMENT

M. Millions (suspçonneux).—Quelqu'un doit boire mon vin !

Son domestique (conciliant).—Si monsieur l'ordonne, je le boirai pour faire plaisir à Monsieur.

IN EPTRÉMIS

Basile étant à l'agonie,

Le curé vint près de son lit,

L'exhorter à sortir sans regret de la vie.

Lui donnant l'huile sainte et gravement lui dit :

Songez, qu'au milieu des célestes phalanges,

Vous souperez ce soir, mon frère, avec les anges.

Sans être alléché, le mourant répartit :

Ah ! monsieur le curé, je n'ai pas d'appétit.

CONSEILS DE L'EXPÉRIENCE

Dans les affections nerveuses, des pertes d'appétit, des insomnies et autres affections dues à la faiblesse du sang, les médecins conseillent de prendre le grand réconfortant, les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.**

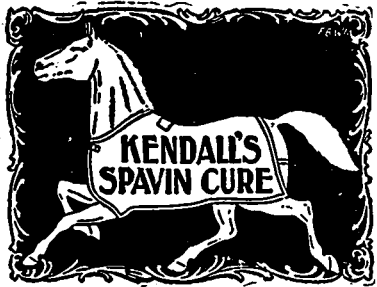
L'Asthme

Envoyez votre adresse afin de recevoir GRATUITEMENT et franco un paquet-échantillon de la **POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE** du Dr Coderre. Si vous êtes souffrant, essayez ce remède et vous serez soulagé. Adressez :

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) Montreal.

Bronchite

EPARVINS, VESSIGONS,
Suros, Courbes, et toutes les
formes de boiterie cèdent au



Fait mille guérisons chaque année. Approuvé par
les meilleurs éleveurs et connaisseurs de chevaux
partout. Prix, \$1.00; six pour \$5.00. Comme lini-
ment à l'usage des familles, il n'a pas d'égal.

West Lorne, Ontario, Can., 14 déc. 1898.

DR. B. J. KENDALL, CO.

Chers Messieurs:—Il y a un an, j'avais un cheval de prix
qui devint boiteux. Je le menai au vétérinaire qui dit que
c'était un cas d'*Epin du Occulte* et me donna peu d'espoir,
tout en appliquant un puissant vésicatoire. Cela ne fit qu'em-
pirer les choses et le cheval devint si boiteux qu'il ne put se
tenir debout. Après avoir essayé tout en mon pouvoir, j'allai
raconter les faits à un voisin. Il me donna un de vos livres
que j'étudiai avec soin. Etant résolu à ne rien épargner pour
mon cheval, à la pharmacie la plus proche je me procurai une
bouteille de votre "Spavin Cure" et l'employai en suivant
consciencieusement les directions. Avant que la première
bouteille fut finie je remarquai une amélioration et quand je
fus rendu à la moitié de la septième bouteille, mon cheval
était complètement guéri: il n'y restait pas le moindre vestige
du mal. Après avoir discuté le traitement, je pris grand
soin du cheval et ne lui imposai que de légers travaux pour
voir si le remède avait accompli une cure radicale. Puis je le
mis aux gros travaux et, à mon entière satisfaction, il ne
laissa plus voir de tendance à boiter de tout l'été.

Je puis recommander le "Kendall's Spavin Cure" non
seulement comme remède excellent, mais, encore, certain, à
tous ceux que cela peut intéresser.

Tout à vous.

SAMUEL TRITTEN

Demandez à votre pharmacien le "Kendall's
Spavin Cure" aussi "Un traité sur le cheval," livre
donné gratis, ou adressez-vous à

Dr J. B. Kendall, Enosburg Falls, Vt.

R·I·P·A·N·S TABULES

Les Médecins les
Trouvent

Une Excellente
Prescription
Pour l'humanité.

ON DEMANDE:—Un cas de mauvaise santé que les
R·I·P·A·N·S n'amélioreront pas. Elles chassent la douleur
et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot
R·I·P·A·N·S sur le paquet et n'acceptez aucune substitu-
tion. Les R·I·P·A·N·S, 10 pour 5 cents, peuvent être trou-
vés dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille
attestations seront envoyés par la poste pour cinq cents à
n'importe quelle adresse donnée à la Ripans Chemical Co.,
10 Spruce, New-York.

SONT INDISPENSABLES

Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** sont indispensa-
bles pour purifier et fortifier le sang chez les hommes faibles, les femmes
pâles, les enfants en langueur.

Le Boa.—Comment aimez-vous votre nouveau maître.

La Cobra.—Oh! il est tout à fait charmeur.

PETITE LEÇON

Monsieur (au déjeuner).—Oh! ces gâteaux me rappellent
ceux que ma mère confectionnait.

Madame (doucement).—Je regrette que vous ne les ayez
plus, mon cher ami. Ils seraient juste assez démodés pour con-
venir à cette remarque.

SACHETS... PARFUMÉS

10
10
10
10
10
10
10
10
10
10

Envoyez-nous 35 cents en Argent ou en Timbres et
nous vous enverrons l'AMI DU LECTEUR pendant un
an et un JOLI SACHET PARFUMÉ (parfums select)
d'une durée garantie pour deux ans. Adressez :

"L'AMI DU LECTEUR," MONTREAL.

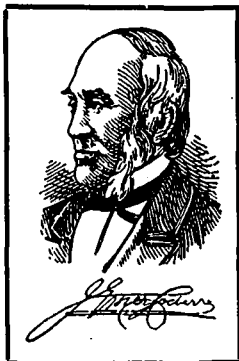
10c

Sur réception de 10c en argent ou en timbres-poste nous vous
enverrons franc de port

10 JOLIES CARTES DE NAISSANCE

Elégantes et dessins attrayants.

L'AMI DU LECTEUR, 2 Maple Avenue, Montréal.



L'Asthme . . .

La saison est arrivée où les personnes souffrant d'**AFFECTIONS ASTHMATIQUES** ou **BRONCHIQUES** éprouvent énormément de malaise et sont fréquemment retenues à leurs maisons par les changements soudains dans la température. Un soulagement immédiat peut être apporté à leur état de santé par l'usage de la . . .

Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre

Un échantillon vous en est envoyé gratis. Les **CAS CHRONIQUES** sont fortement enrayés et le malade peut ressentir un grand soulagement grâce à elle. La surprenante nouvelle que **L'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI**

venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Emery Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la *Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre* apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout de bon le retour.

Dans les cas d'**ENROUEMENTS GRAVES**, d'**OPPRESSIONS BRONCHITIQUES** et de **TOUX OBSTINÉES**, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de vendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat—à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse, nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la *Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre*.

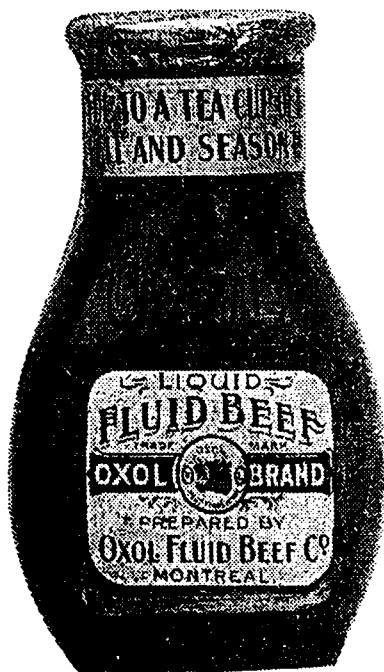
Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant, ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

Le prix de vente régulier est de 50 cts à \$1.00, selon la grosseur du paquet.

THE WINGATE CHEMICAL CO., Limited,

2 Maple Avenue, Montréal

Le Thé de Bœuf . . .



OXOL

Donne la Force et sustente la Vie.

Une once d'**OXOL** contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison

PRÉPARÉ PAR LA

OXOL FLUID BEEF CO., Montreal

A VENDRE PAR

B. E. MCGALE,

2123 Rue Notre-Dame, - Montréal.

Restaurateur ... de Robson

Plus de Cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le **NOIR** de leurs jeunes années, faites usage du **RESTAURATEUR** de Robson, préparation par excellence

En vente partout, 50c la bouteille.

PROPRIÉTAIRE

J. T. GAUDET, Pharmacien,

JOLIETTE, P. Q.

PIEDS

Tendres, Transpirants, Enflés, Irritables, Cors Mous et Ongles incarnés, immédiatement soulagés par la **POUDRE** de **MCGALE** pour les pieds. — Prix 25 cts par boîte. — Un échantillon **GRATIS** sera envoyé franco en s'adressant

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) MONTREAL.

GRATIS

A CHACUN SON DU

Dans une oraison funèbre, l'orateur dit :
—Le défunt a été enlevé subitement, laissant une veuve âgée de 24 ans.
La veuve, d'une voix émue :
—Pardou, monsieur, 22.

* *

DANS LE PETIT MONDE

Enfants de journalistes.
Henri exécute gravement de superbes bâtons sur une feuille de papier.
Yvonne.—Que fais-tu ?
Henry, prenant la voix de son papa. — Je fais mon article.
Yvonne (sévère). — Et surtout que ce soit intéressant, ou, sans cela, ça ne passera pas !

* *

NATURELLEMENT

Au Grand-Café.
—Mais enfin, comment sont-ils habillés, les Boxeurs ?
Et Crétinot :
—En pékin... naturellement.

* *

LES DÉFINITIONS DROLES

Crapule.—A ne pas prendre pour la femelle du crapeau.
La Fontaine.—Poète qualifié par l'usage de "bon", titre tout naturel, puisque c'était un homme à fables.

Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

Simple Histoire

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur d'autres sujets attrayants.

N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Fondée le 28 Décembre 1876.

Société des Artisans Canadiens-Français

Membres au 1er novembre 1900... **15,108** Payé au 1er octobre 1900 :
Aux héritiers... **\$725,390.55**
Aux malades... **\$76,225.24** **\$1,102,215.79**
Assurance au décès... **\$1,000.00**
Bénéfices en maladie... **4.00**
Par semaine, durant **20** semaines par an.

Bureau Central : 115 rue Saint-François-Xavier, Montréal

Tel. Bell Main 2339. Boite 1068 B. P. Tel. des March. 815.

Officiers honoraires

AUMONIER GÉNÉRAL... MGR PAUL BRUCHÉSI, archevêque de Montréal.
PRÉSIDENT HONORAIRE... SIR WILFRID LAURIER, premier ministre du Canada.
AUMONIER... M. le chanoine A. ARCHAMBAULT.
VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE... Son Honneur RAYMOND PRÉFONTAINE, M.P., maire de Montréal

Conseil exécutif

PRÉSIDENT GÉNÉRAL... JOSEPH THIBEAULT, maître plombier.
1er VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... ALFRED LAMBERT, manufacturier de chaussures.
2me VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL... L. S. GENDRON, employé civique.
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL... A. BOURBONNIÈRE.
TRÉSORIER GÉNÉRAL... HENRI ROY.
1er COMMISSAIRE-ORDONNATEUR... NAPOLEON DESCHAMPS, négociant.
2me COMMISSAIRE-ORDONNATEUR... J. H. FOISY.
DIRECTEURS... J. V. DESAULNIERS, W. LAMARRE, A. A. GIBEAULT, J. A. LABELLE, LOUIS A. JACQUES.
CENSEURS... L. E. MORIN, JR., J. A. DENIGER, CHAS. J. BÉLAND.
INSPECTEUR-ORGANISATEUR... NAPOLEON LACHANCE.
AUDITEURS... J. A. PORLIER, J. A. MARTIN.
MÉDECIN EN CHEF... E. P. LACHAPPELLE, M.D.
PROCUREUR... GUSTAVE LAMOTHE, avocat.
NOTAIRE... PHILEAS MAINVILLE, N.P.

Succursales — Canada

MONTRÉAL Bureau Central	Immaculée-Conception St-Edouard	St-Romuald St-Jérôme St-Jean des Chaillons Lachine St-Paul l'Ermité Joliette Terrebonne St-Martine St-Jacques l'Achigan St-Lin St-Martin St-Rémi Berthier Lanoraie Verchères Longueuil St-Rose	St-Anne des Plaines St-Aimé St-Eustache Sault-au-Récollet Actonvale Wotton St-Charles Bellechasse Fraserville La Patrie Ste-Marie de Beauce Granby Ste-Anne de la Pérade St-Alban
St-Brigide St-Enfant Jésus St-Charles Sacré-Cœur St-Henri St-Louis de France St-Vincent de Paul Hochelega St-Jean-Baptiste Maisonneuve Notre-Dame Ste-Cunégonde St-Jacques St-Joseph	QUÉBEC Lévis Québec St-Hyacinthe Trois-Rivières St-Jean Sorel Farnham Drummondville Valleyfield Sherbrooke Magog St-Félix de Valois St-Genève	ONTARIO Ottawa Alfred	

Etats-Unis

MASSACHUSETTS Worcester Lowell Haverhill Salem Fall River Holyoke	New-Bedford Ware Springfield Fitchburg Lawrence NEW-HAMPSHIRE Manchester	Greenville RHODE-ISLAND Woonsocket Providence Central Falls	MAINE Biddeford Lewiston Augusta Waterville
--	---	--	--

CONDITIONS D'ADMISSION

Pour être admissible dans cette société, il faut posséder les qualités et remplir les conditions suivantes :
(1) Etre catholique et n'appartenir, sans dispense de l'ordinaire, à aucune société secrète ou autre défendue par l'Eglise catholique.
(2) Avoir de bonnes mœurs et n'être point adonné à l'usage immodéré des boissons enivrantes.
(3) Jouir d'une bonne santé, d'une bonne constitution, n'être sujet à aucune maladie héréditaire, acquise ou incurable, ni affligé d'aucune infirmité notable.
(4) Ne pas exercer l'une des occupations suivantes, qui sont réputées insalubres aux fins des règlements de la Société, savoir : égoutier, vidangeur, pompier, ingénieur et chauffeur de locomotives, mineur, serre-frein, etc., etc.
(5) Etre âgé d'au moins dix-huit ans et ne pas dépasser l'âge de quarante-cinq ans.
(6) Parler la langue française ; être Canadien-Français ou considéré comme tel.
L'aspirant doit être présenté par deux membres qui signent la formule de présentation. Il dépose en même temps \$1.25 pour couvrir les frais de son examen médical. S'il est admis par le bureau de direction, il aura à payer les droits d'entrées suivants :

De 18 à 30 ans... \$ 2.00	De 41 à 42 ans... \$20.00
" 30 à 35 " ... 3.00	" 42 à 43 " ... 30.00
" 35 à 40 " ... 5.00	" 43 à 44 " ... 40.00
" 40 à 41 " ... 10.00	" 44 à 45 " ... 50.00

... UNE CHANCE SANS PRÉCÉDENT ...

Des primes artistiques
pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13 x 16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception, Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile, Ste Agnès, Ste Marguerite, Notre-Dame du Saint Rosaire, Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson Favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage, Mort d'un Père, Mort d'une mère

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille.

Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue. Montreal.

UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir le prix du ou des volumes désirés parmi ceux dont voici la liste, plus 5 cents par volume pour la poste, nous enverrons le ou les volumes et en plus L'AMI DU LECTEUR pendant un an.

LE MÉDECIN DES PAUVRES, grand roman par Xavier de Montépin 0.50	NOUVEAU COURS DE LANGUE ANGLAISE, d'après la méthode d'Ollendorff. Système facile, simple et rapide pour apprendre la langue anglaise..... 0.40
LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, ornées d'un grand nombre de gravures..... 0.50	DAVID TÊTU ET LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN. Épisode de la guerre américaine, 1864-65..... 0.40
LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume..... 0.50	HISTOIRE DE MONTFERRAND, l'athlète canadien, par Benj. Sulte, avec un portrait de Montferrand..... 0.40
RIS ET CROQUIS, historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme..... 0.50	L'ENFANT MYSTÉRIeux, roman canadien, par Eugène Dick..... 0.50
ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit..... 0.50	L'USURPATEUR, grand roman de la vie réelle, en trois parties, 460 pages..... 0.40
CUISINIÈRE CANADIENNE (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile..... 0.50	LA MAYEUX, roman, par Xavier de Montépin..... 0.40
LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B..... 0.50	LA MALÉDICTION D'UN PÈRE, roman, par Émile Richebourg..... 0.35
GUSTAVE OU UN HÉROS CANADIEN, un charmant épisode du pays.. 0.50	LE SUCCÈS DU SALON, chansonnier avec musique..... 0.35
LES BASTONNAIS, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe... 0.50	L'ALBUM DU CHANTEUR, nouvelles romances et chansons, avec musique..... 0.35
VIES DES SAINTS pour tous les jours de l'année, beau volume avec 368 gravures..... 1.00	LE PLAISIR AU SALON, romances et chansons nouvelles, avec musique..... 0.35
HISTOIRE NATURELLE, extrait de Buffon et de Lacépède, grand volume avec 200 gravures..... 1.00	ARMAND DURAND ou la Promesse Accomplie, roman canadien par Mme Leprohon..... 0.30
DICIONNAIRE COMPLET ILLUSTRÉ de la langue française, par P. Larousse. 1144 pages, 2000 gravures, 35 tableaux encyclopédiques, 27 cartes géographiques, dont 7 spéciales au Canada, 260 portraits de personnages célèbres du Canada et des autres pays, 5,000 articles géographiques et historiques concernant le Canada. Fort volume, relié..... 1.00	LE MANOIR DE VILLERAY, roman canadien par Mme Leprohon.. 0.30
LA MUSE POPULAIRE, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique, 480 pages..... 0.60	UNE APPARITION, épisode de l'émigration irlandaise au Canada, par Eraste d'Orsonnens..... 0.30
	CHANSONS COMIQUES, nouveau recueil contenant des romances, chansonnettes, etc., etc., avec musique, par J. A. Blondin..... 0.30
	AMOUR ET HAINE, ou le Drame de Bicêtre, grand roman..... 0.25
	FÉLIX POUTRÉ, ou Échappé de la Potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837..... 0.25
	VIE DE NAPOLÉON Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages..... 0.25
	LE CHEMIN DES LARMES, roman à sensation..... 0.25

HÂTEZ-VOUS ! HÂTEZ-VOUS !

"L'AMI DU LECTEUR", Montréal.



HUILE DE MORGAN

POUR

HOMMES, CHEVAUX et BÊTES à CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.

POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.

POUR ÉCLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.

MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.

POUR CRAMPONNURES. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours et elles seront guéries.

POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.

POUR CREVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de Castille, essuyez-les, ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, aies usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.

JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.

POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.

POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.

POUR LES CORNS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince, vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pendant plusieurs jours ; en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.

POUR MALADIES DE PIED. Lavez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile ait pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et de la corne trop sèche ; l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.

POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.

PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile ; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

... POUR BÊTES A CORNES ...

POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.

POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez-en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.

POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

Prix 25 et 50 cents la Bouteille.

LANE MEDICINE CO., MONTREAL.

ALPHABET DU MARIAGE

Le jour où l'on nous mari	A
Je m'en souviens, monsieur Pa	B,
Quand la messe fut commenc	C,
Nous dit : Il faudra vous ai	D.
Madame, vous obéir	E
A votre époux, à votre che	F
Puisqu'il ne pourra plus chan	G.
Pour éviter qu'il vous l'	H,
Ayez toujours l'air très gent	I,
Montrez un front pur qui rou	J,
Évitez les mauvais	K.
C'est ainsi que toujours près d'	L
Retenant son époux qui l'	M,
Une femme évite sa	N.
S'il lui tourne pourtant le d	O,
Et s'il se met à la trom	P,
Qu'elle ne soit pas vain	Q,
Qu'elle lui montre bon	R
Et l'enchaîne par sa tendre	S.
En lui voyant tant de bon	T
Il en deviendra tout conf	U,
Son amour sera retour	V,
Le ménage aura le beau f	X.
Au Canada comme en tout pa	Y
Il faut s'aider pour qu'on nous	Z.

* *

DROLE D'IDÉE !

Un peintre est devant un arbre qu'il dessine.

— Passe un paysan.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Cet arbre.

— Drôle d'idée !

— Vous trouvez ?

— Oui ! pourquoi le faire, puisque le voilà !



Le Point

sur lequel nous dé
sions insister c'est
que les

TEINTURES TURQUES

sont les meilleures sur la terre pour Teintures Domestiques Elles teignent le Coton, la Soie, les Lainages et les étoffes de tissus mixtes et les teignent bien. Demandez-les à votre fournisseur.

PRIX - 10 Cts.

BRAYLEY SONS & CO., MONTREAL.

Stanton's

25c.



25c.

Pain Relief!

LE REMÈDE DE FAMILLE POUR

USAGE INTERNE ET EXTERNE

Ne vous persuadez pas que vous ne pouvez pas être malade, car la maladie vient au moment où vous l'attendez le moins.

Le STANTON'S PAIN RELIEF est un Remède Domestique et un Médecin de la Famille. Aucune famille ne devrait rester sans en avoir une bouteille à la maison.

POUR —————

Coliques, Diarrhée, Frissons, Rhumatisme, Mal de Dents, Névralgie, Mal de Gorge, Mal aux Reins, Crampes,

... IL EST INAPPRECIABLE



Vous pouvez l'avoir chez les pharmaciens ou dans les magasins généraux dans tout l'univers. Si votre fournisseur ne l'a pas, écrivez-nous directement et nous vous l'enverrons sur réception du prix : 25 cents.

The Wingate Chemical Co. (Limitée),

MONTREAL, CANADA.

MERE DE FAMILLE

Les Enfants souffrent beaucoup de
la DIARRHEE, des COLIQUES, de
la DENTITION et d'INSOMNIE.

DANS CES CAS-LÀ, EMPLOYEZ LE

SIROP du Dr CODERRE

POUR LES ENFANTS

Lisez ce que la profession médicale en dit ci-dessous.

Sirop des Enfants du Dr Coderre

*Tel que préparé par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de
Matières Médicales et de Thérapeutique.*

MERES ET NOURRICES !

Lisez avec soin les avantages que le Sirop
de Coderre a surtout autre Sirop Calmant ou
Cordial offert pour les maladies des enfants

LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années, ayant au-delà de 50 ans d'expérience.
LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.
LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.
LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.
LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.
LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

CERTIFICATS

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que : — Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.
J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.
P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.
P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.
TH. M. D'ODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.
HECTOR PELLETIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.

A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.
A. T. BROUSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.
G. O. BEAUDRY, Démonstrateur d'Anatomie.
L. B. DUROCHER, M. D.
O. RAYMOND, M. D.
D. W. ARCHAMBAULT, M. D.
A. P. DEL VECCHIO, M. D.
ALEX. GERMAIN, M. D.
ELZEAR FAQUIN, M. D.
J. A. ROY, M. D.

Hautement recommandé par la Profession Médicale.
SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE